

l'essor

n° 4 - septembre 2005 - paraît 6 fois par année

Editorial

Le progrès à reculons !

En Iran, un ultra-conservateur a été élu à la présidence de la république. En Irak, le clergé chiite rêve de réintroduire la charia. En Arabie Saoudite, les femmes ont toujours moins de valeur que les chameaux! Aux Etats-Unis, les ultra-religieux condamnent l'avortement et défendent la peine de mort. En Israël, le gouvernement évacue Gaza pour mieux défendre ses autres colonies. Quels liens entre toutes ces informations? Un seul: les chrétiens, les musulmans et les juifs invoquent leur Dieu (qui est pourtant le même!) pour justifier la guerre, la violence et l'obscurantisme. Et pourtant, la Bible, le Coran et la Torah parlent d'un Dieu de paix et d'amour!

En Tchétchénie et au Congo, on trépasse d'une rafale de mitraillette ou d'un coup de machette. A Londres et en Egypte, on meurt déchiqueté par les bombes. Au Niger et au Soudan, on agonise par la faim et la soif. En Afrique du Sud, on crève du sida par manque de médicaments. S'agit-il vraiment d'événements isolés? Non, car ils ont une source commune: l'inégalité dans la répartition des richesses et des droits. Cette inégalité engendre la misère qui, elle, nourrit l'intégrisme et le terrorisme.

Chez nous, en Suisse, la situation est beaucoup moins dramatique mais elle a un point commun avec celle des autres pays: le progrès marche à reculons! Quelques exemples: la loi sur l'asile s'est durcie (Christoph Blocher tient ses promesses!), les primes de l'assurance maladie explosent (ce qui n'empêche pas certains directeurs de caisses d'entretenir un train de vie fastueux!), l'âge de la retraite est prévu à la hausse (alors qu'à 55 ans, il est déjà pratiquement impossible de retrouver un emploi!) et le chômage augmente (malgré le bénéfique record des banques et des grosses multinationales). Parce qu'on supprime des postes de travail pour améliorer les dividendes des actionnaires, on remet en cause le principe de la même qualité des soins pour tous, la sécurité de la route et du rail. Le fossé social se creuse, la devise de la Suisse n'est plus «Un pour tous, tous pour un» mais «Tous pour quelques-uns!».

Agir contre la haine et la misère, redonner espoir à ceux qui se battent pour la paix et la préservation de la nature, mettre un peu de lumière dans les ténèbres du monde: voilà l'idéal que *l'Essor* a toujours défendu et qu'il poursuivra au lendemain de son centième anniversaire. Grâce à votre appui, amies lectrices et amis lecteurs, nous tenterons humblement mais avec conviction de garder le cap.

Oiseaux indésirables

Oiseaux migrateurs...
Vos papiers!
Chez nous une identité
Se prouve par un dossier

Nicher à l'œil
Délit d'orgueil
Groupez vos petits bandits
Retour dans votre pays!

S'il est en guerre...
C'est votre affaire

Christiane Bonder

Rémy Cosandey

Un grain de folie

Le 21 avril 2004, les Guadeloupéens ont eu la chance de pouvoir admirer dans le ciel un halo solaire. Ce magnifique arc-en-ciel circulaire était d'une beauté époustouflante. Soudain, je me surprends à rêver... pas vous? Et si c'était un signe précurseur annonçant des changements sur notre belle planète Bleue?

Je me suis donc mise à la recherche de bonnes nouvelles afin de pouvoir les partager avec vous. J'ai écumé les journaux, le web, écouté la radio, j'ai même fait l'effort de regarder la télé. Oui, j'ai fait tout ça pour vous! J'ai aussi interrogé ma boule de cristal, mais ça... c'est entre nous.

Que diriez-vous pour commencer d'un délicieux maïs transgénique, blond et tendre à souhait. Rien que d'y penser, je salive déjà... pas vous? C'est le mot transgénique qui vous fait peur? Pourtant, grâce à l'avancée technologique, j'ai entendu sur une chaîne de radio francophone à l'heure très sérieuse des infos, des scientifiques qui tentaient de me rassurer à l'antenne. Ils s'exprimaient d'une voix douce, un peu trop calme, comme si j'étais déjà malade! Pourtant, ceux-ci étaient formels: nous ne risquons rien! Quand je dis nous, je parle des êtres humains, bien entendu. Les rats par contre, l'ont très mal supporté paraît-il. Effectivement, dans les labos on aurait observé des malformations, uniquement chez ces rongeurs, mais pas (encore) sur les hommes. Ne vous affolez pas, vous et moi ne risquons rien puisque nous sommes des veaux (sans vilain jeu de mot).

A vrai dire, je ne sais plus très bien qui je suis. Jusqu'à ce

jour, je croyais que j'appartenais à la belle espèce humaine, pas vous? Il n'en est rien! Détrompez-vous! Enfin, depuis que j'ai lu le livre de Jean-Jacques Velasco publié aux éditions Carnot, j'avoue avoir quelques doutes à ce sujet. Comment, pas vous? Mais comment faites-vous! Vous n'avez donc pas encore lu «Ovnis-L'évidence»! L'auteur est directeur au sein du CNES (Centre national d'études spatiales) de l'un des rares services officiels d'études sur les ovnis de par le monde. Sa réponse, attendue depuis des années, est sans ambiguïté: oui les ovnis existent. Les preuves en sont scientifiquement établies à présent. Il ajoute même que cela fait de nombreuses années qu'ils nous observent, qu'ils nous surveillent. J'espère qu'ils ne nous singent pas car j'estime que nous ne sommes que de piètres modèles pour l'humanité.

A mon avis, ils ne sont pas très futés ces extraterrestres; au lieu de nous espionner, ils feraient mieux de se brancher tout simplement sur le satellite Echelon! Vous ne trouvez pas? Ce satellite est un spécimen rare en matière de recherche et de bêtise. Je me demande bien à quoi il sert! Je décrète qu'il est d'inutilité publique! Quand je pense qu'il enregistre tout ce qui se dit et s'écrit sur Terre... c'est stupéfiant! A mon humble avis, les êtres humains dans leur grande majorité ne sont pas malintentionnés. La plupart du temps ils s'appellent pour se demander quel temps il fait ici ou là. Ils sont très préoccupés par la météo. Pire... les humains sont capables de se téléphoner juste pour pouvoir situer l'autre dans l'espace! La belle affaire... Je veux parler des «T'es où?» qui en fait, s'appellent au téléphone non

pas pour connaître la situation géographique de l'autre, non pas pour converser en toute amitié, ou même pour échanger des idées, mais pour informer leurs interlocuteurs de l'endroit privilégié dans lequel ils se trouvent très précisément. Finalement ces gens-là n'ont pas grand-chose à se dire, ils friment tout simplement en se bombardant de SMS ou de MMS. Que c'est beau la technologie! Vous pouvez imaginer la vie de ces pauvres employés du satellite Echelon. Traquer l'ordinaire, décrypter, c'est leur métier. Ecouter des balivernes à longueur de journée, cela doit rendre fou! Je me demande même si l'absorption de maïs transgénique pouvait augmenter la résistance au virus de la bêtise... Finalement, l'idéal serait de nous implanter une puce sous-cutanée, pilotée par GPS de préférence, et en cas de dérapage... non, je ne m'aventurerai pas sur ce terrain miné... je préfère vous laisser gambler au risque de me perdre!

Mais, ce que je ne vous ai pas encore révélé, c'est que Jean-Jacques Velasco affirme que nous sommes des extraterrestres. Cette idée m'a bouleversée! A la réflexion, il a mille fois raison, puisque nous avons envoyé des sondes sur Mars et bien d'autres planètes. N'oublions pas que nous avons également marché sur la Lune.

Moi, je suis souvent dans la Lune, j'ai même la tête dans les étoiles. Pas vous? Encore un peu de maïs? Vous hésitez? Moi aussi. Allô? Docteur, je pense mais... qui suis-je?

Emilie Salamin-Amar

L'Essor a 100 ans

Nous l'avons déjà dit à nos lectrices et à nos lecteurs: *l'Essor* fêtera cette année son 100^e anniversaire. Dans un monde en pleine mutation, où les journaux apparaissent et disparaissent au gré des goûts du lectorat et surtout de la rentabilité des investissements, un tel événement est rare. Il mérite d'être fêté, avec simplicité mais ferveur.

Outre la reconnaissance due à toutes celles et à tous ceux qui ont contribué à maintenir le cap, cet anniversaire est également l'occasion pour le comité de rédaction actuel d'exprimer sa foi en l'avenir. Il le fait en publiant une petite plaquette qui résume l'histoire d'un journal qui, depuis un siècle, se consacre à la promotion de la paix, au rapprochement entre les humains et à leur compréhension réciproque.

Ce centième anniversaire doit aussi être une occasion de réunir les lectrices et les lecteurs de *l'Essor* pour leur permettre de se connaître, de dialoguer et de s'enrichir. Cette rencontre aura lieu le

samedi 1^{er} octobre 2005
au Buffet de la gare de Lausanne (salle des Vignerons)

selon le programme suivant:

- | | |
|-------|--------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|
| 10h00 | Café-croissant |
| 10h30 | Table ronde présidée par M. Remy Cosandey, rédacteur à <i>l'Essor</i> Presse commerciale – presse d'opinion: quelle liberté dans le débat d'idée face aux impératifs de rentabilité? Participants invités: <ul style="list-style-type: none">• M. Denis Barrelet, correspondant parlementaire de <i>24 Heures</i> et professeur en droit des médias• M. Jean-Jacques Aeschlimann, rédacteur en chef de <i>Coopération</i>• Mme Emmanuelle Joz-Roland, rédactrice de <i>l'émiliE</i>• M. Alain Simonin, rédacteur responsable de <i>l'Essor</i> Questions du public |
| 12h30 | Apéritif |
| 13h00 | Repas facultatif (un bulletin d'inscription est encarté dans <i>l'Essor</i>) |
| 15h00 | Fin de la rencontre |

Chers lecteurs de *l'Essor*, que vous soyez de fidèles abonnés ou des lecteurs occasionnels, nous espérons vous voir nombreux le 1^{er} octobre à Lausanne. Votre présence représenterait pour nous un précieux encouragement. L'avenir de *l'Essor* dépend de vous. C'est avec vous que nous pourrions continuer à oeuvrer pour l'avènement d'un monde plus fraternel.

Après les attentats de Londres et autres

«Jusques à quand...», «quousque tandem, Catilina...», plaidait Cicéron en 63 av. J.-C. Ce rappel historique n'est pas simple snobisme mais preuve que nous nous trouvons ici face à un cas de figure que les hommes connaissent depuis qu'ils sont hommes: une erreur de jugement et ses effets secondaires! Jusques à quand, donc, les Anglo-Saxons, les Russes et quelques autres avec eux, devront-ils, à cause des erreurs de jugement commises par leurs dirigeants, subir la loi du talion (œil pour œil dent pour dent) et ses conséquences actuelles: victimes de plus en plus nombreuses et, pratiquement toujours, civiles? (Je ne parle pas des dégâts matériels).

En fait, la loi du talion (une des façons, et la plus mauvaise, de résoudre les conflits), ne résout rien et n'a que des effets maléfiques, en particulier la surenchère, car elle ne s'attaque pas à la cause des conflits: l'agressivité des gens les uns vis-à-vis des autres.

Depuis longtemps, les Sages ont réalisé que l'agressivité des gens, le plus souvent, est le résultat de leur «état de manque», qu'ils ont faim au sens propre et au sens figuré du terme, faim de justice par exemple. Les Sages ont donc logiquement préconisé – plutôt que de les battre – de venir en aide aux prétérités, seule façon de résoudre le problème à long terme. Les religions en ont fait une règle morale dont les Etats se sont inspirés plus tard lorsqu'ils ont eu à édicter les lois sociales. Depuis Jaurès, et ensuite Pierre Mendès-France, ces notions ont trouvé leur énonciation claire: une meilleure répartition des richesses dans le monde d'une part, et l'égalité des chances pour chacun d'autre part.

«Que voilà de beaux principes, me direz-vous, mais qu'en est-il dans la pratique?»

La faim d'abord: en ce qui concerne la faim au sens propre, un expert a affirmé peu avant la récente réunion du G8 que le monde dispose actuellement des richesses alimentaires nécessaires et suffisantes pour la faire disparaître et qu'il s'agit seulement de le vouloir.

En ce qui concerne la faim non alimentaire, le problème est encore et restera toujours très difficile à résoudre puisqu'en l'abondant, on va se heurter aux privilèges des nantis et qu'un second décret de l'abolition des privilèges n'est pas prêt à voir le jour, malgré l'exemple de la fameuse nuit du 4 août 1789.

Après avoir réglé son compte à la faim et procuré à chacun l'ensei-

gnement adéquat, il nous restera, face à notre homme de demain, la tâche combien importante de l'amener à prendre conscience qu'il devra accepter l'autre, son prochain, tel qu'il est, même si l'autre a une autre façon de penser que lui, mais, comme disait Kipling, «Cela, c'est une autre histoire, Mieux-Aimée, pas vrai?»

PS - Vous me direz que je répète toujours la même chose. J'en conviens et pourtant je persiste même si c'est «diabolique»! Car je suis convaincu de n'avoir pas tort, ce faisant...

Henri Jacottet

Méditons un peu avant de lire les six pages du forum

«Les progrès de la science ont été acquis grâce au perfectionnement des méthodes d'observation et à l'invention d'appareils de mesure de plus en plus précis, et non par une augmentation de rationalisme de notre pensée».

C. Coërs, Médecins ou magiciens?

«Un jour viendra peut-être où la science reprendra sa figure normale, une source de sagesse et non de puissance, à l'égal de la musique et de la poésie: une interprétation de la Nature, et non une exploitation éhontée».

Charles Morgan, Le Cristal ardent

«La science a fait de nous des dieux avant même que nous méritions d'être des hommes».

Jean Rostand

«Renoncez à la science et vous serez exempt de chagrins».

Lao-Tseu, Livre du Tao et de sa vertu

«Science sans conscience n'est que ruine de l'âme».

Rabelais, Pantagruel

«Partout et toujours, depuis le commencement des temps, la raison et la science n'ont joué dans l'existence des peuples qu'un rôle subalterne, au service de la vie».

Dostoïevski, Les Démons

«C'est par des artifices dialectiques qu'on a pu rendre l'idée de progrès solidaire du développement des sciences mécaniques, chimiques ou biologiques. Le vrai progrès n'intéresse que l'âme, il demeure indépendant des expédients et des pratiques de la science»

Georges Duhamel

La recherche permet des avancées décisives dans le domaine médical (mise au point de traitements pour lutter contre le cancer, le sida ou des maladies dégénératives). Elle permet d'améliorer notre confort et notre mobilité. Mais elle engendre aussi des dangers susceptibles de nuire gravement à l'environnement (réchauffement dû à la destruction de la couche d'ozone) ou même de détruire notre planète (mise au point d'armes de destruction massive). Certaines recherches sont guidées par des convictions humanitaires, d'autres répondent à des critères purement mercantiles.

Faut-il stopper ou poursuivre la recherche? Faut-il trouver un juste milieu en la réorientant? *L'Essor* lance le débat en donnant la parole à des scientifiques (dont un ancien recteur de l'Université de Lausanne) et à des profanes. Ces textes sont parfois un peu ardues pour les non scientifiques mais ils ont le grand mérite de susciter la réflexion et de nous pousser à relire Malraux dans *Les Conquérants*: «A partir de la bombe atomique, et même bien avant, on a compris que ce que le XIX^e siècle avait appelé «progrès» exigeait une lourde rançon».

Rémy Cosandey

Quel est le profit de l'homme s'il gagne le monde entier mais perd son âme ?

Bientôt, je n'écouterai plus que les oiseaux. Même pas la radio. Plus le monde se désenchant, plus j'ai besoin de me réenchanter, de préserver le vrai sens de la vie.

Mensonges, contradictions, conditionnement, le malaise va grandissant face à la société qui se profile. A croire que l'humain est un modèle unique visant un même but dans l'existence avec le plaisir inné de pianoter sur des engins qui lui dictent la marche à suivre. L'individualité, la liberté sont condamnées. Il devient attristant de constater cette nouvelle manière de penser et de réagir qui devient le propre de l'homme-machine.

L'araignée informatisée a bien tissé sa toile. Marché juteux, sans cesse en mutation, où chacun peut accéder à l'information, à la connaissance en quelques minutes. Plus de mystère, nous aurons bientôt maîtrisé et réinventé ce monde mal conçu et rebelle. Les petits insectes inoffensifs et naïfs se sont déjà fait piéger... Ordinateur, ordre, ordonner: ces boîtes à capacité déconcertante réclament des données rationnelles. Ainsi se condense et s'unifie le marché, se rationalise le monde. Le chômage était-il imprévisible? Allons, allons... Peu à peu nous passerons par le goulet du sablier en restant prisonniers de notre propre système.

Alan W. Watts, dans son «Eloge de l'insécurité», parlait de la loi de l'effort in-

verse: «Plus la mouche lutte pour s'extraire du miel, plus vite elle s'y englu». Ainsi, à trop vouloir ordonner, nous nous retrouvons dans un monde désordonné, chaotique. L'Humain n'est ni une poire, ni un objet utilitaire; il a besoin d'être reconnu pour ses capacités, son rôle d'homme lucide dans un monde qui implore le respect. Alan W. Watts toujours, citant le Dr N. Wiener, mathématicien et neurologue, à propos du développement d'ordinateurs plus élaborés (en 1948!): «Il est intéressant de noter que nous pourrions faire face à l'une de ces limites de la nature, par laquelle des organes hautement spécialisés atteignent un niveau d'efficacité déclinant, et pour finir mènent à l'extinction de l'espèce».

Que de grands centres comme la NASA, le CNRS ou plus près de nous l'EPFL soient équipés d'une telle technologie, on le comprend aisément quand il s'agit de domaines si pointus. Pour les grandes entreprises, c'est un gain de temps (et de main-d'œuvre!). Mais qu'on l'impose à tout un chacun dans la vie courante et le plus souvent pour en tirer un grand profit... SOS! Les nerfs de l'humain n'ont pas la résistance d'un câble torsadé et son esprit souhaite quelquefois rêver encore, créer encore, avoir droit à des contacts humains et non pas électroniques.

Dans divers autres domaines, la recherche a apporté des améliorations confortables, mais qui ont parfois des retombées problématiques: prolon-

gation de la vie humaine, contaminations diverses de l'environnement, effets secondaires de nouveaux médicaments, etc. En outre, le nucléaire, les OGM engendrent la peur. Des symposiums devraient être organisés afin que les chercheurs de toutes les disciplines se consultent avant de proposer une découverte, un nouveau système ou produit. Puisque tout est interdépendant, une seule discipline n'est pas à même de décider. Des arguments sûrs passeraient ainsi devant la Commission d'éthique (la diminution de la couche d'ozone était prévisible).

Sachant que les téléphones portables auront bientôt la dimension d'un dé à coudre, je m'insurge contre le temps et l'argent que l'on consacre à cette «amélioration» qui, encore une fois, remplira les coffres des mêmes ploutocrates. Quand la plus grande partie de l'humanité meurt de faim, c'est une honte de chinoiser sur le format d'un objet. A quand la solidarité? Il serait temps d'éduquer l'opinion publique et de stopper un infantilisme qui va grandissant.

Laissons la parole, enfin, à un homme, Matthieu Ricard, qui est à la fois un scientifique et un moine bouddhiste: «On ne peut se révolter contre ce qu'on a semé, mais on peut construire le futur en sachant distinguer entre ce qui conduit au malheur et ce qui nous en libère».

Christiane Bonder

L'indiscutable orientation de la recherche

L'orientation de la recherche ne manque pas en Suisse. Les réformes de ces dernières années lui sont toutes dévouées. Mais le type de direction adopté semble exclure le débat, mettre des pans d'activité intellectuelle et culturelle sur la touche, au bénéfice de certains secteurs supposés économiquement rentables.

L'orientation de la recherche est davantage une question à poser qu'un programme à définir. Orienter la recherche, c'est d'abord poser la question du sens. Cette question a pour vertu d'expliciter ce qui structure et innerve les projets de recherche: problèmes pris en charge, définitions épistémologiques, hypothèses sous-jacentes, méthodes d'analyse, procédés utilisés, finalités visées, conséquences attendues, ressources engagées, acteurs sollicités, intérêts en jeu, stratégies mises en place, développements escomptés, bénéficiaires possibles, etc. Un projet de recherche est toujours une action dont les coordonnées permettent d'en comprendre le sens, l'orientation. Cela ne suppose pas forcément qu'une instance soit chargée d'en fixer à l'avance la direction pour tout un chacun, même si, de fait, certaines institutions ont pour vocation de remplir ce rôle. Mais la question de l'orientation prend un tour politique, au sens où elle est collective et échappe à la seule visée scientifique. Nul n'ignore que la politique de la recherche en Suisse s'est considérablement modifiée ces dix dernières années.¹ De fait, en matière d'orientation, la recherche helvétique n'a plus à se plaindre: la réorganisation complète que l'on connaît à l'heure de la «gouvernance» est marquée par ce souci d'orientation on ne peut plus clairement. Le Fonds national a orienté et organisé la recherche via les Pôles nationaux de recherche comme jamais. Les think-tanks de deux ou trois institutions

influencent l'ensemble de la politique de la recherche jusque dans les projets individuels, pilotés à force de réseaux public-privé et de mots-clés censés donner le sésame du progrès à notre petit pays. La politique européenne n'est pas non plus étrangère à la chose, avec ses programmes pluriannuels et ses dotations financières très alléchantes.

Mais précisément: dans la conjonction des choix stratégiques des années 1990, des restrictions budgétaires de plus en plus fortes et des compromis passés par le Fonds national entre libre recherche fondamentale et R&D à finalité économique, la question de l'orientation s'est réduite à la décision de trois directions: technologies de l'information, nanotechnologies et biotechnologies. Les sciences humaines ont dû réagir bruyamment pour obtenir une compensation avec le programme Demain la Suisse.

Dès lors, on ne manque pas d'orientation. Mais ces directions étant prises, plus aucun projet s'y inscrivant ne semble discutable. En débattre supposerait une évaluation critique des projets quant à leurs buts scientifiques, leur utilité collective réelle, leur signification culturelle et sociale... Mais poser ces questions est considéré comme une atteinte à la liberté de la recherche ou comme une action déloyale, inamicale et peu collégiale, si cela ne se produit pas dans des conditions particulières. Les chercheurs ne critiquent les activités de leurs collègues que lorsqu'ils sont mandatés pour le

faire, selon un rituel établi (peer review, notamment). En dehors de ce cadre, qui ouvre le débat n'aura pas respecté le pacte de non-agression entre chercheurs. Même les commissions fédérales spécialement instituées pour évaluer le sens et les risques des projets de recherche, comme la Commission nationale d'éthique pour le génie génétique dans le domaine non humain (CENH), rencontrent une certaine incompréhension quand elles font leur travail et en viennent à formuler des critiques. La CENH a, en de rares occasions, préconisé le refus des demandes d'autorisation d'OGM à des fins de recherche, estimant peu probantes leur pertinence scientifique et leur utilité agronomique. C'est tout de suite la levée de boucliers: «De quoi la CENH vient-elle se mêler?», s'exclament ceux-là mêmes qui revendiquent à l'envi la légitimité éthique des projets agréés par cette même commission... Comme si tout jugement négatif sur la pertinence et l'utilité des recherches était une injure faite à la communauté scientifique. Quand l'Office fédéral compétent (l'OFEPF en l'occurrence) prononce sa décision et qu'il a le malheur d'opposer un refus à un projet, le mot «recherche» trouve une définition encore plus précise: il ne s'agit pas d'une activité se conformant à des règles (intellectuelles, mais aussi culturelles et sociales), mais du cœur de la libre entreprise économique et financière. La quintessence de la place de la Suisse dans le monde (Standort Schweiz). Autant dire quelque chose de sacré et d'indiscutable (fascinosum et tremendum). Dès lors, quand il s'agit d'évaluer et d'orienter la recherche, la pression des bailleurs de fonds est toujours perceptible, même enfouie dans l'inconscient scientifique. Leur cadre d'analyse rend presque illusoire toute discussion ouverte sur la légitimité des projets de recherche.

¹ A qui veut se faire une idée de ce qui s'est passé, je conseille la lecture du petit livre très informé de Martin Benninghoff et Jean-Philippe Leresche, *La recherche. Affaire d'Etat. Enjeux et luttes d'une politique fédérale des sciences*, Lausanne, PPUR, 2003 (Coll. Le savoir suisse; 10). J'en retiens ici quelques éléments.

Suite de la page 6

La question est alors: quel impact économique peut-on escompter des applications de ces recherches? A cet effet, les connaissances ont désormais leur marché, celui des brevets sur les inventions²: la visée économique du brevet révèle les projets «de valeur» bien mieux que toute discussion forcément trop intellectuelle et ennuyeuse.

Quand les domaines de recherche rivaux sur les brevets emportent la plus grande part des moyens publics et privés et quand le véritable cadre d'analyse de la recherche est celui du marché des brevets, il est bien difficile aux autres domaines, dépourvus d'inventions brevetables et donc réputés moins rentables, de faire appel à des valeurs politiques, culturelles, sociales ou environnementales, pour légitimer leurs projets. A moins de

les convertir en inventions brevetables, si c'est possible.

Les domaines d'élection – comme les biotechnologies – font écho à de puissantes aspirations et jouissent d'un crédit incroyable: créances financières généralement consenties et croyances populaires publicitairement entretenues. Cet engouement est en soi un bon signe: il est réjouissant de constater que notre génération est encore capable de se mobiliser, de croire en ses capacités et d'espérer quelque chose de son action collective.

Il est toutefois surprenant que personne ou presque n'ose demander sérieusement des comptes aux recherches ainsi créditées, ne serait-ce que pour justifier l'avantage dont elles jouissent par rapport aux domaines de recherche qu'elles privent peu ou prou de moyens. Alors même que les domaines de recherche sont

sélectionnés pour leur impact économique et financier: voilà des effets concrets qu'il est possible d'évaluer, non? Alors même que la force du marché, si magnifiée par les marchands de la «recherche» industrielle, déplace le pouvoir de chacun du côté du consommateur: voilà bien le destinataire final – le client est roi. Alors même que les domaines de recherche prétendent tous ouvrir une nouvelle ère plus compatible avec le développement durable: voilà bien une grille d'évaluation réintroduisant les dimensions sociales et environnementales, mais surtout une réappropriation politique des projets. De quoi nourrir des projets de recherche en sciences humaines, non?

Sylvain Fattebert

² En toute rigueur, la «recherche fondamentale» a pour but de découvrir des connaissances encore indéterminées d'un point de vue stratégique, et non pas d'inventer des applications techniques et industrielles, seules à pouvoir être brevetées. Mais on assiste aujourd'hui, avec la brevetabilité du vivant, à la tentative massive et répétée de miner cette fragile distinction, pour faire de toute découverte une invention brevetable, consacrant le phagocytage de la science par le marché.

Pourquoi laissons-nous faire ?

Théodore Monod était un chercheur pluridisciplinaire. Extraits de la préface de son dernier livre (1999): «Révérence à la vie».

Les occasions de nous émouvoir ne manquent pas et pourtant rien ne nous a vraiment touchés. Ni les mises en garde répétées des hommes de science, des intellectuels, des militants de toute conviction à propos de la situation jugée préoccupante où nous ont jetés nos sociétés de consommation et de profit – ces monstres froids que nous servons avec tant de zèle – (...), ni les menaces qui se rapprochent de nos cités, de nos maisons et bientôt de nos vies et qui nous laissent poursuivre, imperturbables, le même sillon, la même ornière comme les aveugles de Breu-

ghel... Pourquoi laissons-nous faire? Et pourquoi l'espèce humaine disparaîtra-t-elle demain peut-être sans avoir quitté sa chaise, son lit, son ordinateur alors que les Cassandres maculaient partout l'horizon d'un noir épais, poisseux, sans étoile? N'y a-t-il rien à faire et faut-il se résoudre à penser que les Terriens sont des veaux? Des veaux qui répéteraient après Hiroshima, après Tchernobyl: «Après nous le déluge!»

Avec une lenteur exaspérante, l'homo sapiens s'homonise et gagne en conscience ce qu'il est censé perdre en barbarie. Au sortir de la nuit ancestrale, ce primate doué de raison découvre effaré l'étendue des dégâts qu'il a causés, la liste des crimes dont il s'est rendu responsable, la gravité des

décisions qu'il a prises et qui hypothèquent son avenir. Et ce spectacle d'un jardin dévasté le bouleverse. Qu'un traitement semblable ait été infligé à cette planète errante autour de son étoile lui semble relever de la plus absolue méprise. Comment avons-nous pu salir ainsi l'avenir? Comment me suis-je rendu à mon tour complice de cela? Et cette prise de conscience qui intervient si tard, au moment où nos sociétés sont déjà otages du nucléaire pour des dizaines de milliers d'années, appelle pourtant notre reconnaissance et nos espoirs.

Il faut croire quand même, espérer quand même, aimer quand même...

Financement de la recherche scientifique

Régulièrement et à bon escient, le citoyen lambda est appelé à voter sur des sujets scientifiques: énergies, OGM, cellules souches, etc. Devant pour cela approfondir ses connaissances sur la complexité du domaine concerné, il lit tout ce qui lui tombe sous les yeux, écoute des avis dits autorisés, et croise quelques brèves sur l'affaire Rylander, caution académique des marchands de tabac. Perplexe, il tente alors de partager ses interrogations avec des chercheurs, dans le cadre de «cafés scientifiques» par exemple. Seulement, devant le peu de courage et le flou des réponses reçues, il court le risque de tomber dans un scepticisme stérile ou alors s'accroche aux branches en se disant qu'après tout, on nage en plein relativisme.

Il n'y a pas si longtemps, cherchant comme toujours à faire des économies, les Chambres fédérales proposaient de couper dans les budgets de la recherche et de l'éducation. Lorsqu'on sait que la Suisse, à part son eau, n'est riche que de matière grise, on peut se demander si ces Chambres, hors-sol, souhaitent nous faire revenir à une époque pas si lointaine où notre pays était terre d'émigration. Revenues partiellement à de moins mauvais sentiments, elles obligent malgré tout les universités à se tourner vers des sponsors. L'Université de Genève voit le tiers du financement de sa recherche constitué par des fonds privés, des fondations principalement, nous dit-on pour nous rassurer. On sait que bien des fondations, créées pour leurs avantages fiscaux, se couvrent d'un voile pudique de philanthropie pour mieux cacher leurs intérêts marchands. Et lorsqu'on apprend qu'elles investissent prioritairement sur des recherches pratique-

ment terminées avec l'aide de fonds publics, on est définitivement rassuré...

Les principales subventions étatiques sont fournies par le Fonds national suisse de la recherche qui a fait le choix d'octroyer la part essentielle à de grandes équipes plutôt qu'à de petites, souvent plus riches en idées originales. On sait que les traits de génie, le hasard, les intuitions fulgurantes sont affaire individuelle, même si l'esprit humain est frappé par essence d'incomplétude. Au lieu d'encourager le dialogue entre diverses équipes pour développer l'interdisciplinarité, le FNSR préfère financer une tête pensante et sa foule de «petites mains» sur qui retombera l'aura du grand Maître.

Pour bien comprendre, il est intéressant de savoir que la communauté scientifique a vu des instituts créer des outils d'évaluation basés sur le nombre de citations de chercheurs dans les publications. Cela n'a pas manqué de provoquer une multiplication de fausses informations, de plagiats obligeant les pairs à réagir, et ainsi voir des noms de faussaires grimper allégrement l'échelle de la notoriété...

Dire que le problème est grave est un doux euphémisme.

Le besoin d'instaurer des garde-fous a poussé, en mai dernier, l'Université de Genève à se doter d'une charte éthique, dans le but de garantir à la recherche son indépendance. Les règles principales sont que toute publication doit indiquer clairement l'origine des aides financières, l'éventuelle influence d'un promoteur, ainsi qu'une interdiction faite au chercheur d'avoir des intérêts entrepreneuriaux, tout en lui accordant le droit à

être consultant (!). S'y ajoute la mise en place d'une commission de l'intégrité, qui définit les divers manquements, examine les dénonciations et décide d'éventuelles sanctions. Malheureusement, elle n'inclut ni les étudiants, ni le corps intermédiaire.

Cet outil, apparemment séduisant, aura de la peine à servir de protection face à la volonté du Conseil fédéral de rendre «attractif» l'investissement privé dans le système de formation supérieure. Vouloir appliquer au monde académique des normes économiques est une véritable aberration. Et on observe, une fois de plus, la logique AGCS s'inviter subtilement, après son petit passage par Bologne...

Pourtant les académies peuvent descendre dans l'arène, vulgariser au mieux leurs sujets de réflexions, partager avec la société civile leurs enthousiasmes et inquiétudes. En écoutant ce que celle-ci souhaite pour son futur, la communauté scientifique arriverait à combler le fossé de méfiance qui s'est peu à peu substitué à l'admiration.

Enfin, laissons la recherche fondamentale avancer en toute liberté, et demandons à la recherche appliquée de répondre aux besoins du plus grand nombre et relever les défis monumentaux qui nous attendent tous.

Edith Samba

Faut-il continuer la recherche scientifique ?

Cette question a été posée le 27 janvier 1972 par le mathématicien Alexandre Grothendieck, célèbre pour ses travaux en mathématiques pures, lauréat de la médaille Fields (l'équivalent du prix Nobel pour les mathématiques), dans le grand amphithéâtre du CERN, haut lieu de la recherche sur la physique des particules. Dans le résumé qui présentait la conférence, il est dit: «Depuis le XVI^e siècle, les sciences exactes se sont développées indépendamment des véritables besoins et désirs des hommes dans leur totalité. Le développement de la science a été suivi, comme son ombre, par celui d'une idéologie correspondante: le scientisme, idéologie qui repose sur la conception erronée que ce sont les connaissances reposant sur l'emploi correct des méthodes des sciences exactes déductives expérimentales, et celles-là seulement, qui auraient un fondement solide et une valeur véritable, ou objective». Ce développement a conduit à la science actuelle qui, d'après A. Grothendieck, est une des principales forces négatives dans le développement de la société.

On s'est empressé d'oublier la question de Grothendieck et les recherches du CERN ont continué comme avant. On a construit à grands frais des accélérateurs toujours plus puissants, développé des techniques toujours plus sophistiquées, et tout ça pour débusquer quelques particules plus ou moins élémentaires ou ultimes. Ces résultats nous ont-ils rendus plus éclairés et plus sages? La physique des particules a-t-elle un intérêt pour l'humanité? N'a-t-elle pas plutôt aidé à compromettre son avenir?

Actuellement, le débat tourne autour des «cellules souches» embryonnaires. L'idée est d'utiliser des cellules d'embryons humains pour produire

des remèdes miracle capables de guérir les maladies qui ont résisté à la recherche médicale jusqu'à aujourd'hui. D'une manière générale, le génie génétique, devenu le fer de lance de la science objective, veut faire miroiter le bonheur sur la Terre grâce à la prise en charge du vivant par l'homme. Comme le dit Teddy Goldsmith, cette infantile vision du monde postule que Dieu – ou si l'on préfère, le processus de l'évolution – a mal fait son boulot et qu'il appartient à l'homme de corriger ses défauts grâce à son intelligence supérieure.

Il me semble important de réaliser que la science objective, qui est la base de toute recherche dite scientifique aujourd'hui, n'est pas à même d'aborder la complexité, mais seulement la complication, c'est-à-dire, en gros, ce qui ne relève pas de l'infiniment complexe qu'est le vivant. Il n'y a pas d'interface entre la complexité et la complication. La démarche du génie génétique est donc naïve. Elle peut certes modifier des gènes et produire ainsi des changements dans le fonctionnement des organismes. Mais comme elle ne sait pas aborder la nature comme un tout, son influence sur le vivant est au mieux aléatoire et, à plus long terme, complètement imprévisible.

La science objective refuse tout argument de finalité. Ce postulat indémontrable restreint considérablement son approche de la réalité. Il en résulte une déshumanisation progressive des disciplines dites scientifiques et une incapacité à dialoguer avec la nature. Le rejet de toute finalité a aussi pour conséquence de fausser notre perception du rôle du temps dans l'évolution de la biosphère et des êtres vivants. S'il n'y a pas de but, l'évolution devient aléatoire et le rôle

attribué au hasard totalement excessif.

Pour néanmoins donner un semblant de vraisemblance aux théories élaborées sur cette base, on est alors obligé d'invoquer des concepts fumeux comme la sélection naturelle. Cela revient à attribuer à l'environnement une intelligence que l'on refuse à la vie elle-même. Mais évidemment, l'acceptation d'une possible finalité – qui nous échappe – fait passer la vie et les êtres vivants dans l'infiniment complexe et oblige de considérer la nature comme un tout, ce que la science objective et le génie génétique en particulier ne savent pas faire.

Pour contribuer au bien-être de l'humanité et à la santé de la biosphère, la recherche scientifique devrait être conçue sur une autre base, et d'abord renoncer au postulat d'objectivité. Cette proposition peut paraître utopique et l'est probablement, d'autant plus que le projet scientifique actuel est étroitement lié à l'économie qui tient les leviers de commandes des Etats et refuse de financer des projets dont elle juge le potentiel lucratif – ou militaire – insuffisant. D'autant plus aussi que le changement de paradigme qu'impliquerait cette modification profonde de la manière d'approfondir la connaissance condamnerait sans appel les dogmes économiques auxquels les dirigeants économiques et politiques sont inféodés, dogmes qui sont en passe de nous mener dans un cul-de-sac.

Pierre Lehmann

Recherche scientifique ou recherche technique ?

Les médias nous rapportent tous les jours les plaidoyers des milieux politiques, scientifiques et industriels en faveur de la recherche. La majeure partie de la population, qui pratique pourtant des activités exigeant intelligence et savoir-faire, n'a pas suivi d'études scientifiques ou techniques avancées. Des manifestations de toutes sortes, expositions, émissions télévisées ou radiophoniques, forums, sont organisées pour lui faire entrevoir la subtilité, la complexité et les besoins matériels pressants de cette fameuse recherche. Il est difficile de savoir ce qu'en retire le profane. Sans doute une grande admiration pour ces esprits capables de se mouvoir dans l'infiniment grand et l'infiniment petit, quelques formules à l'emporte-pièce comme «tout est relatif» et une certaine crainte pour ces trouvailles qui permettent aujourd'hui de volatiliser l'espèce humaine.

Cette situation ambiguë justifie quelques remarques. Notons d'abord qu'il faut distinguer la science de la technique. La science est l'activité intellectuelle qui a pour mission de comprendre le monde où nous vivons. Elle peut aborder en toute liberté les problèmes que nous posent notre condition humaine. En particulier, la démarche scientifique actuelle et son influence sur tous et sur chacun soulèvent des questions qui relèvent de la science. Les résultats qu'elle obtient sont généralement inattendus et surprenants. En revanche, la technique doit réaliser effectivement des objets, des matériaux ou des dispositifs répondant à des demandes formulées au préalable. Elle est liée aux exigences de l'industrie, des autorités militaires, de l'économie et de certains groupes de consommateurs. Les produits qu'elle élabore sont connus à l'avance, ainsi que leurs effets à court terme sur la société.

La science, dans certaines disciplines, emploie des machines d'une haute technicité. De son côté, la technique exploite certains résultats scientifiques lorsqu'ils lui font gagner du temps. Le profane n'est pas toujours en mesure de discerner ce qui revient à l'une et à l'autre. C'est pourquoi, la plupart des réussites techniques sont présentées à tort comme des progrès de la science. Par suite, les responsables politiques, qui sont rarement choisis pour leurs compétences scientifiques, accordent tous leurs soins aux écoles techniques et négligent les universités. Ils préfèrent les nouveautés bruyamment médiatisées à une réflexion capable d'éviter à l'humanité de se précipiter dans la barbarie du Meilleur des mondes.

Autre remarque. Depuis plusieurs décennies, les connaissances scientifiques sont strictement intransmissibles au profane. Cela vaut en partie pour les connaissances techniques qui reposent sur la science d'aujourd'hui. Lorsque les techniciens et les scientifiques demandent des moyens accrus dans l'espoir de guérir telle ou telle maladie ou de libérer l'humanité de certaines besognes dangereuses ou fastidieuses, il faut les croire sur parole. Or la communauté scientifique et technique regroupe des millions d'individus dans le monde. Comme toute société de cette taille, elle comporte une forte proportion de membres irréprochables, mais aussi une poussière de personnages capables de mentir ou de tricher. La lutte implacable que se livrent les chercheurs pour obtenir des distinctions, des pouvoirs ou des places en vue donne à certains des occasions de transgresser les règles de la simple honnêteté. En dehors des scientifiques, personne ne peut surveiller la science. Quand on demande au public

de se prononcer sur une question touchant la science, sur ses ressources matérielles par exemple, on le pousse à s'exprimer sur une question qui lui échappe complètement.

Encore une remarque: les connaissances scientifiques appartiennent au patrimoine de l'humanité. Toute personne capable de les comprendre doit y avoir accès. Les résultats de la recherche scientifique doivent être publiés. Pour sa part, la technique n'est pas soumise à cette condition. Elle peut déboucher sur des brevets qui réservent à quelques particuliers le bénéfice des connaissances acquises par la recherche technique. Une étude sérieuse a montré qu'aux Etats-Unis, au cours des dernières années, les subsides pour la recherche scientifique ont doublé, alors que le nombre des publications scientifiques a diminué. Cela signifie qu'une quantité croissante de résultats qui devraient être communiqués au public deviennent la propriété privée de groupements industriels et économiques.

Qui contrôle que les fonds destinés à la recherche ne sont pas, en fin de compte, des subsides à des entreprises privées? Qui vérifie que la recherche attaque les problèmes les plus graves que doit affronter l'humanité et qu'elle ne se soumet pas d'abord aux puissances économiques? Le public pourrait poser ces questions lorsqu'on le presse d'augmenter sa contribution financière à la recherche.

André Delessert

Les identités meurtrières

De Amin Malouf, Grasset 1998



Quelques points d'un livre essentiel puisqu'il parle de notre identité. Tentative de comprendre le pourquoi de tant de crimes commis tout au long de l'Histoire au nom d'une identité religieuse, ethnique, nationale ou autre. L'auteur, d'une famille libanaise arabe et chrétienne remontant aux premiers siècles de notre ère, se dit marqué par cette appartenance peu banale. Installé en France depuis de nombreuses années, il se sent également riche de multiples identités acquises au cours de sa vie. Mais n'en est-il pas de même pour chaque humain, être unique, complexe et irremplaçable? C'est notre regard qui enferme souvent les autres dans leurs plus étroites appartenances, et c'est notre regard aussi qui peut les libérer.

Aujourd'hui où tant de populations, pour des causes mul-

tiples, ont dû quitter leur terre natale, là où ils ont trouvé asile, il est essentiel qu'ils puissent préserver leur originalité, tout en s'ouvrant à la culture du pays d'accueil, facteurs de leur équilibre mental et affectif.

S'agissant des conflits dits religieux, il souligne que l'attitude des deux religions majoritaires, chrétienne et musulmane, a varié au cours des siècles selon l'esprit du temps, passant de phases d'ouverture à des phases d'intégrisme, si le groupe représenté se sent menacé ou s'il est animé par un désir de conquête.

Mais l'identité première pour chacun de nous, c'est la *langue*, base de toute connaissance et moyen essentiel de communication. Encore faut-il qu'elle n'ait pas été imposée de l'extérieur, comme ce fut le cas en Algérie ou ailleurs. Parado-

xalement, on peut parler plusieurs langues choisies, et se sentir enrichi par la découverte d'autres cultures, mais qui va se dire adepte de plusieurs religions?

En particulier pour la jeunesse, quand la modernité vient de chez l'Autre, comment construire sa personnalité sans renier ses racines? Comment choisir sa voie propre au milieu des transformations accélérées de notre mode de vie? Partout le modèle occidental attire comme un aimant. Et pourtant la crise qui le fragilise génère une angoisse existentielle que certains tentent d'apaiser par une appartenance religieuse dépassant les frontières nationales. Le temps des tribus planétaires est né, tribus fort diverses, incontrôlables. Ne seraient-elles pas également économiques, financières et... politiques, qu'elles se déplacent en «jet» ou clandestinement?

Terminons par le vœu de l'auteur: «Il faudrait faire en sorte que personne ne se sente exclu de la civilisation commune qui est en train de naître, que chacun puisse y retrouver sa langue et certains symboles de sa culture propre, en s'identifiant et en participant, ne serait-ce qu'un peu, à ce qu'il voit émerger dans ce monde qui l'entoure, au lieu de chercher refuge dans un passé idéalisé.» Un livre de sagesse, de lucidité, d'inquiétude, mais aussi d'espoir.

Susanne Gerber

Hommage à Frère Roger

«Le Christ ressuscité vient animer une fête au plus intime de l'homme. Il nous prépare un printemps de l'Eglise: une Eglise dépourvue de moyens de puissance, prête à un partage avec tous, lieu de communion visible pour toute l'humanité. Il va nous donner assez d'imagination et de courage pour ouvrir une voie de réconciliation. Il va nous préparer à donner notre vie pour que l'homme ne soit plus victime de l'homme».

C'est en ces termes que Frère Roger, le jour de Pâques 1970, annonçait l'organisation du premier Concile des jeunes. Il soulignait le sens de cette rencontre: «*Un défi de l'espérance en ce temps où des forces oppressives aliènent une partie de l'humanité, en ce temps où les privilèges intolérables des uns enlèvent aux autres jusqu'à leur conscience d'être hommes*».

Grâce à Frère Roger, des millions de jeunes et d'adultes, des millions de chrétiens et de non chrétiens, ont retrouvé les valeurs du partage et de la fête. Au-delà de leur race, de leur couleur ou de leur condition sociale, ils ont cherché à se comprendre et à se réconcilier. En un mot, ils ont donné un sens à leur vie.

Frère Roger est mort le 16 août, victime d'un couteau et d'une déséquilibrée. Image de la violence, image d'un monde qui sombre dans la folie, destin tragique d'un homme qui a consacré sa vie à la non-violence. Frère Roger est mort comme Gandhi et Martin Luther King: comme eux, il restera un symbole d'espérance.

Rémy Cosandey



Convergences

Dans son dernier courrier, «L'Europe des Consciences» nous rappelle l'existence de divers mouvements et publications qui oeuvrent dans son sens:

- La Déclaration de Berne, route de Genève 52, 1004 Lausanne;
- La Fondation Franz Weber, site www.fw.ch, ainsi que «le Journal de Franz Weber» trimestriel, tél. 021 964 24 24;
- «La planète, sauvetage en cours», excellent livre de René Longet aux Presses polytechniques et universitaires romandes, collection «Le savoir Suisse».

Secrétariat de l'EDC, Mme C. Hein Vinard
En Fayaux, 1807 Blonay, tél. 021 943 16 53

«Maiz Indio», un avenir pour les régions pauvres

L'œuvre suisse d'entraide ouvrière (OSEO) a lancé il y a quelques temps déjà un projet au Salvador, «Maiz Indio», visant à réhabiliter un maïs local qui cuit plus vite (économie de bois), est plus facile à moudre et rend la tortilla plus moelleuse. En Amérique, la culture du maïs est vitale; le projet «Maiz Indio» (ou maïs criollo) a pour but de promouvoir les espèces indigènes et la diversification des cultures, la production biologique, la protection des sols et le développement des organisations de familles rurales pauvres.
D'après «Solidarité»
Journal de l'OSEO

IRA: l'adieu aux armes

En appelant le 28 juillet à déposer les armes, l'Armée républicaine irlandaise (IRA) franchit une étape décisive dans le règlement du conflit le plus long et le plus sanglant de l'Europe occidentale d'après-guerre. Il y a trente-trois ans, en effet, le 30 janvier 1972, la terrible répression d'une manifestation catholique à Londonderry (Bloody Sunday) précipitait l'IRA dans la violence radicale.
«Marianne», 6 au 12 août 2005

N'hésitez pas à envoyer vos bonnes nouvelles à Yvette Humbert Fink, 26, rue de la Paix, 1400 Yverdon-les-Bains, tél./faxe 024 425 35 15. Merci!

Réminiscences...

Depuis quelque temps, je me sens oppressée, je respire mal, habitée par des souvenirs que je voudrais chasser et qui s'imposent à moi: 1943 en France, à Epinal (Vosges) plus exactement. Je croise des hommes et des femmes qui portent une étoile jaune; en classe, une ou deux camarades la portent également et nous confient que c'est parce qu'elles sont juives. Étonnement, incompréhension... jusqu'au jour où l'on assiste à une rafle: on emmène le voisin que l'on côtoyait quotidiennement, le voisin ou sa femme ou sa vieille mère... ou alors, on apprend qu'à l'aube, «on» est venu chercher la famille Untel et qu'«on» l'a emmené... Où? Mystère...

Soudain, la cause de ce souvenir-cauchemar émerge: nos réfugiés déboutés ici, en Suisse, que l'on vient chercher à l'aube également, pour une destination redoutée. La compairaison s'arrête là, bien sûr, mais ces réminiscences ont un sens... L'appel

des médecins de la région avec les noms des premiers signataires, appel en faveur des requérants déboutés paru dans la presse de ce 6 juin, m'enlève un poids: on y déplore le caractère absurde et dramatique de l'expulsion de ces requérants et on y rappelle que le serment fondateur des médecins ne peut que les amener à dénoncer de tels actes. L'appel à nos gouvernants se transforme en rappel de l'opprobre qui éclabousse leurs prédécesseurs des années 40. «Puisse s'avérer fondé notre espoir que la leçon n'a pas été oubliée, ni par nos concitoyens, ni par nos élus».

Et si nous lancions, nous les lecteurs de *l'Essor*, un appel semblable, ajoutant ainsi notre petite voix à ce concert grandissant des hommes de bonne volonté?

Yvette Humbert Fink

Après le 100^e anniversaire ?

En page 3, nous vous donnons le programme de la journée du 1^{er} octobre 2005 qui marquera le 100^e anniversaire de *l'Essor*. Une fois encore, chères lectrices et chers lecteurs, nous vous invitons chaleureusement et de manière pressante à participer à cette rencontre. Nous avons choisi un lieu bien centré et facile d'accès et nous vous proposons une table ronde qui réunira trois journalistes de talent. Parlez de cette rencontre autour de vous et venez avec vos amis et connaissances.

Le prochain numéro de *l'Essor* sera consacré à cette journée,

ainsi qu'à un commentaire de la Charte de *l'Essor* qui vient d'être élaborée et qui figurera dans la plaquette du 100^e anniversaire. Celle-ci sera disponible le 1^{er} octobre et envoyée à tous les abonnés de *l'Essor*. Si vous souhaitez vous exprimer à ce sujet, n'hésitez pas à envoyer vos contributions (si possible pas plus de 1500 signes) à Rémy Cosandey, Léopold-Robert 53, 2300 La Chaux-de-Fonds.

L'essor

Journal indépendant travaillant au rapprochement entre les humains et à leur compréhension réciproque.

Équipe de rédaction
Patrick Boudet, Mousse Boulanger, Jean-Louis Cornuz, Rémy Cosandey, Yvette Fink, Susanne Gerber, Hervé Gullotti, Pierre Lehmann, Emilie Salamin-Amar, Edith Samba, Alain Simonin, Agnès Zawodnik.

Administration et retours
Fritz Tüller Brünnmatt 8 - 3035 Frieswil
031/825 61 82; fritz.tueller@bluewin.ch

Rédaction
Alain Simonin
6, pl. de l'Octroi - 1227 Carouge
022/300 49 88; a.simonin@bluewin.ch

Abonnement
Abonnement annuel : Fr. 36.- (20 euros)
CCP-12-2620-0 Genève

Composition et impression
Société coopérative du Journal
de Sainte-Croix - 1450 Sainte-Croix

L'essor - ISSN 1023-5663

délai pour le prochain numéro : 17 octobre 2005
prochain forum : Au lendemain du 100^e anniversaire de *l'Essor*